

D'UNE SEULE VOIX

La fille qui rit

Bernard Friot

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Oui, j’ai ri. Vous croyez que ça m’amuse ? Oui, monsieur le proviseur, j’ai ri. J’ai perturbé le cours de français en riant. J’avoue, à deux genoux, je demande pardon. Non, ça, c’est exagéré. Il n’appréciera pas, monsieur le proviseur. Le mieux est d’en dire le moins possible, de baisser les yeux, de prendre l’air désolé. Et de se concentrer. Pour ne pas rire.”

Louise attend d’être reçue par le proviseur. Les minutes s’égrènent, elle laisse vagabonder ses pensées. Il y a tant de choses dans sa tête, dans son ventre : son amour des mots qui comblent le vide, et ses rires qui la saisissent soudain, incontrôlables, énigmatiques et pourtant si bons.

La fille qui rit

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2011

978-2-330-01171-0

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

D'UNE SEULE VOIX

La fille qui rit

Bernard Friot

ACTES SUD JUNIOR

*Quítame el pan, quieres,
quítame el aire, pero
no me quites tu risa.*

Prive-moi de pain, si tu veux,
prive-moi d'air, mais
ne me prive pas de ton rire.

Pablo Neruda, *Les Vers du capitaine*

10 h 19

Oui, j'ai ri.

Vous croyez que ça m'amuse ?

Oui, monsieur le proviseur, j'ai ri. J'ai perturbé le cours de français en riant. J'avoue, à deux genoux je demande pardon.

Non, ça, c'est exagéré. Il n'appréciera pas, monsieur le proviseur. Le mieux est d'en dire le moins possible, de baisser les yeux, de prendre l'air désolé. Et de se concentrer. Pour ne pas rire.

La prof de français a cru que je me moquais d'elle, je suppose. Et m'a envoyée direct chez le proviseur.

Merci, madame Dubigny. Grâce à vous, je rate une heure insipide d'anglais et je gagne quelques instants de liberté, un moment imprévu, hors emploi du temps. Bref, encore merci, madame.

“Monsieur le proviseur est occupé, m'a dit la secrétaire. Vous attendrez.”

Pas de problème, j'attendrai.

J'ai dû remplir une fiche. Nom et prénom : Feldman Louise. Classe : 2^{nde} C. Heure : 10 h 14. Motif de l'exclusion. Là, j'ai réfléchi. Et j'ai écrit : *Rire intempestif en cours de français*. Je suis assez

fière de “intempestif”. Rire à contre-temps. Rire au mauvais moment.

Je ne suis pas fière parce que j’ai ri. Je suis fière d’avoir trouvé le mot juste.

C’est important, les mots.

J’attends. Dans la salle de réunion, en face du bureau du proviseur. C’est ici que les profs donnent rendez-vous aux parents. Et qu’on parque les élèves récalcitrants avant qu’ils comparaisent devant le proviseur. On dirait une cage, à cause de la paroi de verre qui donne sur le couloir. Je suis un oiseau en cage. L’oiseau qui rit.

Ça me fait penser à *L’Homme qui rit*, de Victor Hugo. Et à la Vache qui rit.

Ah, ah, ah, ça ne me fait pas rire.

Je ne ris pas quand c'est drôle. Je ris quand... Je ris quand je ne m'y attends pas. Quand je me laisse distraire, quand je ne suis pas sur mes gardes. Comme tout à l'heure, en cours de français.

Intempestif, oui, c'est le mot juste.

D'habitude, en français, je lis. La prof me laisse faire. J'ai 18 de moyenne aussi. Elle est bien obligée de me fiche la paix.

En ce moment, je lis *L'Île d'Arturo* d'Elsa Morante.

C'est beau.

J'ouvre le livre, je lis quelques lignes et je plonge dans un autre monde, un autre temps. Et là, je suis concentrée, à l'écart. Et protégée.

Mais ce matin j'ai oublié *L'Île d'Arturo* sur ma table de nuit et... et c'est arrivé. À demi assoupie, je suivais d'un œil morne les déambulations de la prof devant le tableau. Un vrai show. Tout en bavassant sur un sonnet de Du Bellay, madame paradait en jouant négligemment avec son châle indien. Cinq pas, tip tip tip tip tip, sur ses talons hauts ; une légère pause pour lancer un regard alangui sur son public subjugué (croit-elle), demi-tour sec et cinq pas, tip tip tip tip tip, jusqu'au bureau. Et c'est reparti : cinq pas, etc.

J'ai assisté au show sans réagir pendant cinq minutes. Ce n'était pas drôle, mais

ça m'a déconcentrée. J'ai senti mon ventre se crispier et les spasmes du rire ont monté, monté, monté. Je n'ai rien fait pour l'empêcher et il s'est échappé, d'un coup.

C'était bon.

J'ai ri, tranquille, légère. La prof m'a regardée, stupide. Elle a jappé : "Louise ! Voyons, Louise !" Sans conviction, comme une actrice qui a oublié son texte. Et j'ai ri de plus belle, étonnée, le corps secoué de plaisir.

C'était bon.

Mais comment expliquer à monsieur le proviseur ?

Je ne l'ai jamais entendu rire, lui.

Monsieur le proviseur du lycée Eugène-Labiche n'est pas un comique.

Moi non plus, finalement.

Tiens, le téléphone sonne dans son bureau. Un, deux... il a décroché. Est-ce que la secrétaire l'a prévenu que j'étais là ?

Il faut que je me concentre, que je me rassemble. Je me redresse sur la chaise, je respire lentement, je pose les mains sur mes genoux. Zut, l'ongle de mon index gauche est ébréché. Et j'ai oublié ma lime à ongles. Dommage, d'habitude ça me calme. Limer, polir, vernir. Une occupation insignifiante. Je me fiche pas mal d'avoir des ongles de starlette. Mais ça me vide la tête.

Ça, et éplucher des légumes. Je suis la reine des éplucheuses. Une experte, une artiste. Carottes, poires, pommes, navets, pommes de terre, je les déshabille avec adresse, je les mets à nu avec tendresse...

Mais, bon, difficile d'apporter un sac de pommes de terre en cours de français.

Quand même, je me vois bien, mon petit couteau de cuisine à la main, en train d'éplucher des pommes golden pendant que la prof blablate sur Ronsard, Du Bellay ou les rimes embrassées. Le couteau de cuisine, c'est mon arrière-grand-mère qui me l'a donné, mamie Thérèse. Sa lame est effilée, si fine à force d'avoir été utilisée. Un

simple couteau de cuisine, au manche en bois blanchi par les lavages, pas un éplucheur, non, mamie Thérèse m'a appris à éplucher fruits et légumes avec la lame du couteau, à soulever la peau sans blesser la chair, et je réussis des guirlandes interminables d'épluchures : pommes, poires, navets, pommes de terre... Quand j'étais petite, je m'en faisais des colliers et je me déguisais en "indienne", je disais...

Stop ! Alerte ! Mon ventre se crispe, le diaphragme se contracte...

Non, ouf, c'est passé. In extremis.

Je suis entraînée : neuf fois sur dix, je réussis. À étouffer le fou rire avant qu'il n'explose. Mais, parfois, j'échoue.

Et puis c'est épuisant. Alors, souvent, je n'empêche pas le rire, je le laisse monter, enfler, éclater. Et c'est bon. Excitant, enivrant.

Mais interdit.

J'ai l'impression d'être un ballon dégonflé. Je me sens... fatiguée. Crevée.

J'ai tué mon rire, c'est pour ça.

Tué. Je devrais me méfier des mots. Mais ils viennent, accrochés les uns aux autres. Dans ma tête, ça parle comme dans un livre, les phrases se construisent d'elles-mêmes, puisant dans un dictionnaire infini, et je les vois, lignes montantes ou descendantes. Comme une suite de notes sur une partition musicale. Comme le

tracé d'un encéphalogramme sur l'écran
d'un moniteur.

Je devrais me méfier des mots.

Parfois, ils font mal.

Parfois.